



Thomas Bernhard
Matthieu Cruciani
Josse de Pauw

MINETTI

TOULOUSE OCCITANE
T C
THÉÂTRE DE LA CITÉ CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

MINETTI

de Thomas Bernhard

mise en scène Matthieu Cruciani
traduction Claude Porcell
scénographie Alban Ho Van
lumière Kelig Le Bars
son Hugo Hamman
costumes Caroline Tavernier
masques Salomé Vandendriessche
dramaturgie musicale et assistanat Solène Souriau
à la mise en scène

avec Josse De Pauw, Minetti
Jeanne Bleuse, pianiste
Élise Caron, comédienne chanteuse
Matthieu Bousquet,
Lucile Roche
et Pauline Rousseau, tous 3 comédien·nes
de la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar

contact

Sophie Cabrit
directrice de production
+33 (0)5 34 45 05 14
+33 (0)6 83 87 01 09
s.cabrit@theatre-cite.com

création le 8 octobre 2026

tous public
dès 14 ans
durée estimée 1h30

création Comédie de Colmar - CDN
Grand Est Alsace

production Théâtre de la Cité – CDN
Toulouse Occitanie

coproduction Théâtre de Liège –
Théâtre d'Europe, Théâtre de
Cornouaille – Scène nationale de
Quimper, La Filature – Scène nationale
de Mulhouse, Le Manège Maubeuge –
Scène nationale transfrontalière,
Théâtre de l'Union – CDN du Limousin,
DC&J Création

avec le soutien du Fonds d'insertion
de l'école du tnba – CDN Bordeaux
Aquitaine financé par la Région
Nouvelle-Aquitaine et la DRAC
Nouvelle-Aquitaine

avec le soutien du Tax Shelter du
Gouvernement fédéral de Belgique et
de Inver-Invest

Le texte est publié chez L'Arche
Éditeur.



l'histoire

Une nuit de la Saint-Sylvestre à Ostende, en 1975, dans le hall d'un grand hôtel.

Dehors, une tempête de neige fait rage.

Dedans, un extra et un portier désœuvrés regardent une dame entre deux âges, dans une robe rouge, alanguie sur un sofa, enchaîner drôlement les coupes de champagne. Des noceurs et des noceuses jaillissent en bande de l'ascenseur, masqués, pour sortir célébrer la nouvelle année.

Un homme entre. Il dit s'appeler Minetti et avoir rendez-vous avec un directeur de théâtre. Il dit être un acteur célèbre qui n'a plus joué depuis trente ans, car il s'est refusé à la littérature classique.

Il dit avoir dirigé un théâtre dont on l'a chassé. S'être réfugié chez sa soeur, dans une chambre de bonne.

Y avoir été oublié. Effacé.

Et avoir attendu qu'on lui propose de jouer une dernière fois.

Le roi Lear.

Répétant devant son miroir chaque premier vendredi du mois tout le rôle, une fois en anglais, une fois en allemand. Se tenant prêt. Pendant trente ans.

C'est d'ailleurs pour cela que le directeur lui a donné rendez-vous ce soir : pour le jubilé de son théâtre, l'acteur devra revêtir une dernière fois le masque que James Ensor, le célèbre peintre anarchiste, avait confectionné pour lui, afin de jouer, une ultime fois, Lear devant nous. Alors l'acteur attend le directeur. Évoquant son existence passée, parlant sans fin aux témoins de son attente, toujours guettant l'arrivée de plus en plus improbable du directeur de théâtre...

La femme au sofa attend que le temps passe sur elle sans trop de douleur.

Une pianiste joue d'étranges sonates, comme de mémoire, un sourire aux lèvres.

Une jeune femme attend son fiancé au bar en écoutant la musique de la pianiste.

Le portier et l'extra regardent la neige tomber sur la nuit en paquet à travers les baies de l'hôtel.

Et tout le monde attend minuit, dans un mélange paradoxal d'appréhension et de joie.

Car neige ou pas, directeur ou pas, bout de l'année ou du monde, Minetti jouera ce soir, pour nous, une pièce qui portera son nom.

Minetti.



photo de répétition,
© Simon Gosselin

note d'intention

Thomas Bernhard a écrit cette pièce pour le grand comédien allemand de l'après-guerre, Bernhard Minetti, qui l'interpréta.

C'est une pièce sur un vieil acteur, bien sûr. Sur le succès et l'oubli. C'est aussi le cri de détresse et d'indignation d'un homme vieillissant. D'un esseulé par l'âge, comme il en est beaucoup. Quelqu'un qui fut beaucoup et n'est plus rien, revenu du fond de l'oubli pour s'imposer au luxe des salons d'un grand hôtel, par la seule force de ses imprécations et d'un humour noir d'encre.

Un revenant, oui, quasi bouffon, qui parle de son refus des saletés et des bassesses.

Et dont on ne sait jamais s'il est un mage ancien ou un escroc, un génie ou un profond malade jetant ses derniers feux.

C'est une pièce sur le temps, la mémoire, les fantômes, et sur les questions qu'ils nous posent sans relâche.

Une comédie aussi, singulière parce qu'elle est très drôle et très cruelle à la fois.

Qu'est-ce qu'une vie passée, une carrière, les souvenirs qu'on en a ? Qu'est-on pour les autres lorsqu'on est seul ? Spécifiquement, qu'est-ce qu'un artiste seul ? Est-ce que cela existe d'ailleurs ?

Qu'est-ce que croire en l'art ? En sa dureté et son exigence. Pourquoi y croire ? Même et surtout lorsque le monde semble vouloir s'en détourner, l'oublier.

Continuer à jouer, semble nous dire Minetti. Se souvenir. Ou inventer.

Tenter, malaxer langue et pensée, faire front. Combattre en quelque sorte.

Parler et ne pas cesser de parler, car la vie en dépend.

On a beaucoup à faire avec les fins, ces temps-ci.

Fin de l'histoire, dit-on. Fin de la paix (en Europe). Fin des temps avec apocalypses annoncées et documentées. Fin des démocraties.

Fin des arts aussi, entend-on à la marge. Peu nécessaires. Pas essentiels. Pas populaires. Au profit des grands divertissements, des spectacles sportifs, du commerce.

Il peut arriver d'en concevoir du désappointement. De la mélancolie. Comme un sentiment d'impuissance.

Ou pas.

Car pour s'en défendre collectivement, il existe quelques voix qui n'hésitent pas à plonger dans les grandes noirceurs et à y nager avec une acuité décuplée, à parcourir les marécages pour nous montrer qu'ils ne sont pas fatals aux mortels, et mieux, qu'on peut en faire œuvre, et même tendresse, beauté, joie et pensée.

Bernhard est de ceux-ci sans doute, qui passent le feu pour nous. Qui ne se découragent pas et trouvent même un souffle à leurs chants dans les grandes difficultés à vivre et à dire.

Là où les grands optimistes et les fervents ne nous sont plus d'aucun secours, quand les Cassandre bégaient, il reste souvent les écrivains, qui continuent inlassablement à assembler guenilles de sens et morceaux de signes, avec une énergie intacte.

Et les grands caustiques pour nous inviter à en rire, dans un mélange de défi et d'humilité, de tragique et de bouffon.

Bernhard est les deux. C'est cette magie noire qu'il opère. C'est cette juste distance aux choses qu'il nous offre. Il nous rend à nous-mêmes, tels qu'en nous-mêmes, mais mieux dits, mieux compris, moins seuls et insensés.

Pour parler de l'art, des vaincus, et des rapports étroits qu'ils entretiennent bien sûr.

Mais aussi des humains, du monde, des folies qu'ils y opèrent de tout temps.

Pour nous dire que tout cela est si grave, que finalement, à une certaine profondeur, ce n'est pas là qu'est le plus grave.

Que les seuls combats perdus sont ceux qu'on a cessé de mener.



photo de répétition,
© Simon Gosselin



Hôtel Chelsea, New York



Hôtel des Roches Noires, Trouville



Neige sur la plage d'Hendaye © Lily Aurélie



Le carnaval de Binche, en Belgique

Distribution

Minetti sera joué par Josse De Pauw. Grand acteur de cinéma et de théâtre belge. Cinéaste. Ancien directeur de théâtre. Musicien. Le voir dans les grandes pièces de Guy Cassiers (Au-dessous du Volcan, Mefisto for ever, Coeur ténébreux) fut un formidable découverte. Pouvoir travailler avec lui un immense plaisir. Il possède également cette force, cette présence physique, cette joie rôdeuse qui nous permettront de donner à Minetti la place qui est la sienne, celle des grands vivants du théâtre. Jeanne Bleuse, pianiste, interprétera sur scène les partitions de Schubert et des autres compositeurs. Nous nous sommes rencontrés sur la création du Journal d'Hélène Berr, composé par Bernard Foccroulle.

La dame au sofa sera interprétée par la chanteuse-comédienne Élise Caron. C'est à elle – et lorsque Bernhard la laisse peut-être trop coite –, que reviendra de chanter les partitions pour soprano que nous aurons choisies.

L'extra, le portier et la jeune femme au bar seront portés par notre jeune troupe #5, composée de Matthieu Bousquet, Lucile Roche et Pauline Rousseau. Ces trois comédien-nes interpréteront également les noceur-euses. Il et elles évoqueront plusieurs symboles de la dramaturgie bernhardienne.

Univers, décors, costumes

Minetti est totalement une comédie et totalement une tragédie. En quoi elle est shakespearienne sans doute.

C'est ensuite une pièce étonnement plastique. C'est un dispositif, une installation, dont la parole n'est qu'un des éléments.

Le temps y est comme annulé, ou circulaire, comme celui des rêves.

Les signes précis qu'y agence Bernhard ont souvent valeurs de symboles et de mystères. Ils ont la luisance particulière qu'apporte la méticulosité. En contraste de quoi, le langage sonne très brut, fondamentalement dénué de sentimentalisme ou d'approximation.

L'atmosphère proposée est celle d'une pièce très picturale, minutieusement bâtie.

Un univers hanté, incertain, avec tout le hors champ fantasmagique que suppose un hall d'hôtel.

Lieu de passage où les époques se mêlent, où tout le monde est à la fois chez lui et étranger, où le temps devient habitat et la résidence éphémère. On pense aux grands hôtels de cinéma : Shining, Lost in translation, La Main au collet, mais aussi à l'hôtel Chelsea hanté par Warhol et Patti Smith.

Il est peuplé de figures très fortes, un nain, un infirme, un vieillard, un chinois, un enfant ; c'est toute une création qui y loge ou y transite. On y parle différentes langues.

Tout semble hors du temps et de l'espace. Tout participe à la construction d'un rêve théâtral. L'Hôtel du Grand Nord de Twin Peaks rôde aussi.

On pense enfin à l'hôtel des Roches Noires de Duras, où elle tourna son Agatha. Et de ce vis-à-vis avec la mer.

Une grève. Lieu d'embarcation pour un ailleurs, mais bout du monde aussi bien comme fin du terrestre.

Le sofa rouge, le bar nous emmènent chez Hopper, la neige chez Spilliaert.

Cette neige étrange qui donne à toute la pièce les tonalités d'un singulier conte de Noël, à la douceur ironique et comme hors de propos.

C'est très beau et très étrange. D'une formidable théâtralité. C'est un paysage mental.

Le début de la pièce est très bâti, presque boulevardier, propice au délicieux cabotinage de Minetti. Aux antipodes d'un final dépouillé, déposé sur la page à nouveau blanche d'une plage nocturne.

Il y a donc un surprenant voyage esthétique à restituer, radical, de l'hôtel solide du début à la grève immatérielle de la fin.



photo de répétition,
© Simon Gosselin

Un trajet aussi de l'intérieur à l'extérieur. Du chaud au froid. De la lumière à la nuit.

De la foule à la solitude.

Comme une maison de carton, une construction qui s'effrange ou s'effondre sur elle-même pour laisser voir un réel glacé (« Avec la clarté vient le froid », dit Bernhard).

On commence littéralement dans une pièce (une époque) et l'on finit dans une toute autre.

Le geste global est de dénuder le plateau. De le vider de ses personnages. D'épuiser une parole. Comme de faire émerger une miniature dissimulée sous une peinture d'ensemble.

Un voyage du « classique » à... autre chose. Comme Minetti, d'ailleurs, semble l'exiger de lui-même.

Et puis il y a les masques, inspirés des carnivals de Belgique, références à Ensor, et que portent les fêtards, rajoutant au caractère hallucinatoire de l'ensemble.

C'est une pièce hors norme, un univers de légende, avec en son centre un Géant, dit-on du roi Lear. De même ici.

Le chœur

Ces interventions bruyantes, intempestives sont une des idées géniales de cette pièce.

Tout peut sans cesse être dérangé : au personnage de Minetti, en éruption perpétuelle, s'oppose la foule, fiévreuse autant qu'indifférente. Quelques questions nous animent.

Quel est le trajet de ce chœur ? Évolue-t-il, en images et en intensité, au fil de la pièce ? Vers un grand final ?

Sont-ce les apparitions fantomatiques qu'évoque Minetti dans ses souvenirs ? Shakespeare, sa soeur, les sénateurs, Lear, Ensor, lui-même plus jeune ? Des visitations ?

C'est une société qui ne parle pas, ne s'arrête pas, n'écoute pas, qui crie, qui court faire la fête. Elle est comme la joie invaincue du monde.

Portant une parole renversée, celle du corps. L'envers de la parole.

Les noceurs peuvent être bien des choses. Une toile d'Ensor, un ample tableau rouge.

Un chœur du dehors, de la vie vraie, du quotidien contemporain.

Sont-ils chics ou vulgaires, boa fluo, peau de panthère ?

Ce sera sans doute tout cela, au fil de la pièce. Époque, formes, signes et couleurs étant complémentaires.

Il y a ensuite quelque chose de sauvage et d'inférieur dans ces apparitions.

Quelque chose de fondamentalement agressif dans la joie fauve qu'elles dégagent. Pourquoi ?

Car c'est une joie « contre » qui semble s'exprimer. Une joie de revanche et d'animosité.

Le carnaval peut être aussi une chose violente, parfois raciste, réactionnaire. Tout y étant permis ou presque (black-face, os dans le nez sont parfois de mise aujourd'hui). Comme une carte postale certes, mais qui peut devenir très rugueuse. Une jolie fête anonyme avec sa part de menace.

Pour Bernhard, il est un ressort comique, beckettien, de dérision.

D'empêchement répétitif des envolées du « grand acteur ». C'est comme un enjeu de piste, dirait-on au cirque, où deux numéros s'affrontent jusqu'à l'absurde, où tout ce qui se veut grand est irrémédiablement saboté.

Mais Minetti toujours de remonter sur scène pour retenter sa chance.

La musique : le royaume du présent

L'intuition de musicaliser la pièce est venue très tôt, sans doute en même temps que l'envie de la porter à la scène.

Qu'il y ait autant de musique que de texte. Et qu'elle soit portée par les trois femmes de la pièce.

Pas n'importe quelle musique, mais les deux dernières sonates de Schubert, pour commencer.

Il y a que Bernhard était musicien, on le sait. Qu'il fut formé dans la même Vienne que Schubert, quoique quelques décennies après. Ce legs d'une Autriche classique, d'une capitale culturelle aussi fascinante que repoussante pour l'auteur, la musique nous permettra de le rendre sensible.

Comme l'écriture de Bernhard, celle de Schubert semble sans cesse se déployer dans un présent perpétuel, s'inventant à vue, faisant des boucles, au bord de s'éteindre, revenant à ses motifs, régénérée par ses vertiges.

De même elle n'est ni triste ni gaie. Elle est les deux, de plain-pied. Elle est la vie, sans préjugé ni école. Sans programme, en quelque sorte. Sa tonalité est toujours suspendue, en mouvement, mieux qu'hésitante, changeante, versatile, ductile. Naturelle et insaisissable.

Ainsi, dans chacune de ces écritures, une seconde est une seconde, toujours surprenante, tout est attention, concentration aux choses et aux émotions, rien ne semble se disperser dans une facilité, dans des commodités d'écriture ou de développement de complaisance.

L'écriture est sans cesse exigeante à elle-même, se questionner est son régime de composition, c'est dans son introspection qu'elle puise son désir d'être elle-même et son exigence d'expression.

Dans la musique de Schubert, tout est profond et rien n'est grave. Tout est pardonné car tout nous efface comme individu, nous replace dans le tableau des éléments comme un parmi les autres, parmi le son, les vibrations, l'air, la matière, la nature qui bruisse et l'histoire qui se tait enfin face au temps.

Chez Bernhard également, tout nous replace dans la foule, un ou une parmi d'autres, différent et semblable, coupable et innocent, conscient et ignorant. Lucide et plein de fable.

Après un déluge de mots, Minetti se tait, sort sur la grève, s'assoit et se laisse ensevelir sous la neige, lentement. Ce temps, j'aimerais qu'il soit celui de l'andantino de la sonate numéro 20. Un temps de musique et de neige qui tombe. Une dernière pièce muette, presque fellinienne. Délicate surtout.

Pour parvenir à ce final, nous passerons par des compositeurs comme Chopin, Scriabine et Ravel, mêlant piano et chant lyrique.

La dramaturgie musicale sera ainsi connexe de celle de Minetti. Se souvenir. Réinventer. Recomposer. Pour finalement étrangement pouvoir dire : « Je rentre à la maison ».

l'auteur

Thomas Bernhard (1931 – 1989)

Thomas Bernhard, autrichien, est né à Heerlen, dans les Pays-Bas. Une naissance discrète. Sa mère, Herta Bernhard, ayant préféré accoucher à l'étranger pour échapper au scandale de sa grossesse. L'enfant ne connaîtra jamais son père.

Thomas Bernhard, bâtard, infatigable faiseur de scandales.

En Autriche, quelques mois après sa naissance, Thomas Bernhard sera surtout élevé par ses grands-parents. Il trouve en son grand-père, l'anarchiste et écrivain Johannes Freumbichler, un soutien, un modèle, un complice. Ses années de pensionnat à Salzbourg éveillent en lui les premiers sursauts de sa force d'opposition.

Thomas Bernhard, celui qui dit non de toutes les manières possibles.

Après la prison de l'internat et de l'idéologie nazie, Thomas Bernhard, malade de la tuberculose, subit l'enfermement de l'hôpital et du sanatorium. Il en sort (et il s'en sort) de sa propre décision.

À l'âge de 20 ans, en 1951, Thomas Bernhard, encore malade, habite à Vienne. Il vient de perdre sa mère et son grand-père bien-aimé, mais il a rencontré au sanatorium Hedwig Stavianicek sa compagne et amie, son « être vital » dont il ne se séparera jamais jusqu'à sa mort.

Ayant renoncé à cause de la tuberculose au chant et à la musique, Thomas Bernhard s'engage de toutes ses forces dans l'écriture. Il publie d'abord des poèmes, puis suscite avec son premier roman, *Gel* (1963), la reconnaissance publique.

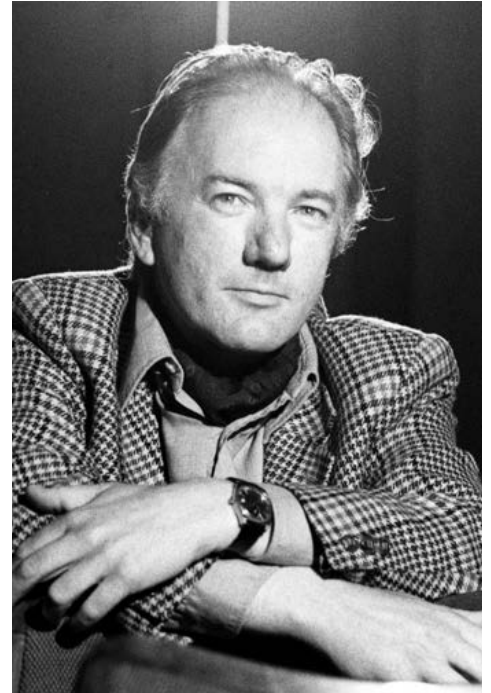
De livre en livre, de *Gel* à *Extinction* (1986), il obtient un nombre incalculable de prix littéraires. Il partage son temps entre sa ferme fortifiée à Ohlsdorf (Haute-Autriche) où il écrit, des séjours à Vienne, et des voyages, de préférence vers le sud.

Thomas Bernhard aime gagner de l'argent et le dépenser. À partir de 1970 et de sa collaboration avec le metteur en scène allemand Claus Peymann, il mène une carrière théâtrale. Sa voix de dénonciation et de rage contre le fascisme, l'hypocrisie, les convenances des familles, le sommeil de l'habitude et de l'autosatisfaction gagne ainsi en ampleur. Elle culmine avec *Heldenplatz*, créé au Burgtheater, à Vienne, en 1988, un an avant sa mort.

Thomas Bernhard était élégant, hédoniste, curieux des nouvelles du monde et révolté par son horreur, polémiste, drôle et sombre, profondément, passionnément solitaire.

Thomas Bernhard, l'écrivain dont la lecture, à tout moment de notre existence, renforce dans l'énergie de survie, fait un effet de joie féroce et libérateur.

par Chantal Thomas
Le Monde, 7 juin 2007



© Getty Images, Imagno

le metteur en scène

Matthieu Cruciani

Matthieu Cruciani est d'abord acteur, formé à l'École du Théâtre national de Chaillot, puis à l'École de la Comédie de Saint-Étienne.

De 2002 à 2019, il joue dans une trentaine de pièces, sous la direction de Pierre Maillet, Émilie Capliez, Benoît Lambert, Marc Lainé, Marcial Di Fonzo Bo, Christian Schiaretti, Jean-François Auguste, Serge Tranvouez, Alfredo Arias.

Il participe à deux grandes aventures collectives, avec le Théâtre La Querelle jusqu'en 2010, ainsi qu'avec le Théâtre des Lucioles.

Au fil des années, il oriente de plus en plus sa pratique théâtrale vers la mise en scène. L'amour des littératures, anciennes comme contemporaines, romanesques, théâtrales ou poétiques, fonde son désir de théâtre. Un goût certain pour le travail collectif le guide. La passion des actrices et des acteurs, d'une quête de sens et de vie au plateau l'anime. Il apporte une grande attention à l'univers musical et visuel de ses créations.

Il fonde en 2009 la compagnie The Party. Il est associé à la Comédie de Saint-Étienne de 2012 à 2018.

Entre 2019 et 2026 il co-dirige, avec Émilie Capliez, la Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace.

Il travaille beaucoup d'après roman, portant à la scène des auteur·rices comme Herman Melville, Julien Gracq, Bioy Casarès, Hubert Selby Jr, Virginie Despentes, Eugène Zamiatine, Stephen King, Jean Echenoz, Alberto Moravia. Parfois d'après cinéma, adaptant Jacques Rivette, Ingmar Bergman ou Ettore Scola. Avec ses contemporain·es, Pauline Peyrade, Grégoire Bouiller, Marion Aubert, Fabrice Melquiot, François Bégaudeau, sur des adaptations ou des commandes. Sur des pièces plus anciennes, *Andromaque* de Racine, *Urfaust* de Goethe, *L'Éveil du printemps* de Wedekind, ou plus près de nous, *Gouttes dans l'océan* de Fassbinder et *La nuit juste avant les forêts* de Koltès (2022).

Pour l'opéra, il crée *Au plus fort de l'orage* au Festival d'Aix-en-Provence, *Andromaque* de Gretry à l'Opéra de Saint-Étienne et *Le Journal d'Hélène Berr* de Bernard Foccroule à l'Opéra national du Rhin, ces deux dernières en 2023.

Il crée *Phèdre* de Racine en 2024.

En janvier 2026, il est nommé à la direction du Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie aux côtés d'Émilie Capliez.

En octobre 2026, il crée *Minetti* de Thomas Bernhard.

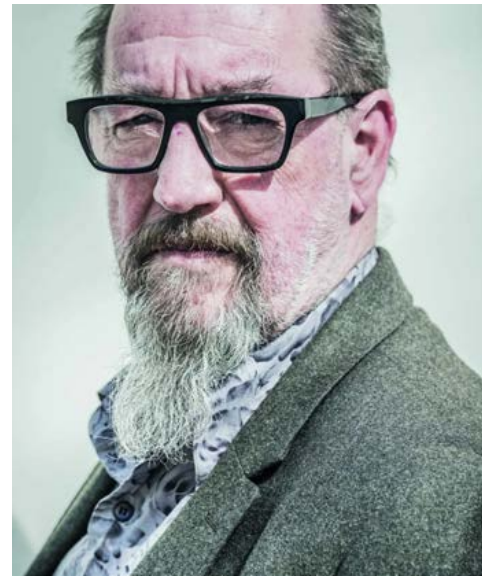


© Simon Gosselin

les interprètes

Josse De Pauw, comédien

Acteur au théâtre et au cinéma, auteur de récits et de pièces de théâtre, metteur en scène, adaptateur, dramaturge, librettiste, réalisateur de films. Josse De Pauw est tout cela depuis qu'il cofonde en 1977, avec Anne Teresa De Keersmaecker et Jan Lauwers, le collectif Radeis, qui sera à l'origine d'une véritable révolution dans l'univers du théâtre flamand en sortant de la boîte noire des théâtres pour arpenter les lieux publics et en agissant dans le quotidien des habitants. Il propose des interventions où les corps et les gestes remplacent souvent les mots, privilégiant, au milieu du mouvement urbain, une lenteur méticuleusement travaillée. En 1984, il entame aussi bien des parcours collectifs (Schaamte qui deviendra le Kaaitheater) qu'indépendants. Il occupe alors les scènes avec une boulimie inépuisable, un refus permanent de « refaire » et le désir de toujours être dans une sorte d'inachèvement. Après avoir adapté et joué *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, mis en scène par Guy Cassiers, il s'intéresse à un choix d'interviews de Hugo Claus pour construire *Version Claus*. Il s'est investi plus particulièrement dans des spectacles qu'il appelle des « concerts dramatiques » : *L'Âme des termites*, *Les Pendus*, *An old monk*, des productions où la musique joue un rôle essentiel, véritable partenaire des textes et du jeu des acteurs.



© DR

Élise Caron, comédienne chanteuse

Formée en flûte, en chant lyrique et en art dramatique, Élise Caron a pris toute sa vie le soin de ne pas choisir entre le théâtre et la musique. En compagnie de ses trois mentors Bruno Gillet, Luc Ferrari et Jacques Rebotier, elle navigue très tôt entre musique contemporaine et théâtre musical. Élevée dans le goût de la musique classique, c'est à la faveur d'un stage avec Andy Emler qu'elle rencontre le jazz. En 1991, elle intègre l'Orchestre National de Jazz de Denis Badault, où elle improvise au chant au même titre que les autres instrumentistes. Élise Caron a ainsi développé une personnalité artistique à la fois ancrée dans la tradition classique et tournée vers les expérimentations les plus contemporaines. Si on l'aperçoit au cinéma (*Cocktail Molotov*, *Holy Motors*, *Un soir au club*, *Des filles en noir*), le théâtre fait souvent appel à elle pour ses talents de chanteuse. Elle interprète Brecht sous la direction de Giorgio Strehler, Offenbach sous celle de Jérôme Savary, et joue dans deux pièces de David Lescot. Réciproquement, les musiciens l'invitent fréquemment dans des projets où le texte est au centre : Sade avec Archimusic (*Sade Songs*), Dylan Thomas avec Lucas Gillet (*A Thin Sea of Flesh*), Pavese avec David Chevallier (*The Rest is Silence*), Verlaine avec John Greaves (*Verlaine Gisant*), Edgar Allan Poe avec Eric Watson (*Midnight Torsion*), Novalis et Rilke avec Jean-Philippe Chollet (*Hymne à la nuit*), sans oublier la pépite burlesque *L'Argent nous est cher* d'Yves Robert.

Élise Caron a aussi construit son propre répertoire de chansons. Après un premier disque en 1996, elle invente aux côtés du pianiste Denis Chouillet des histoires chantées (*Chansons pour les petites oreilles*, 2003 ; *Eurydice bis*, 2006). Qu'elles soient destinées aux enfants ou aux adultes, ses chansons sont portées par une grande poésie et un humour piquant. En 2019, elle revient à ses premières amours dans *Sentimental Récital*, à savoir Debussy, Fauré, Stravinski, Ives ou encore Poulenc.



© DR

Jeanne Bleuse, pianiste

Jeanne Bleuse se forme auprès de Jean-François Heisser, Denis Pascal, Marie-Josèphe Jude et Nana Dimitriadi. Elle se perfectionne au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris auprès des pianistes Patrick Cohen en piano classique et Pierre-Laurent Aimard dans le répertoire contemporain. Elle collabore avec la compagnie de théâtre d'objet Les Rémouleurs et l'écrivain Jacques Jouet pour le spectacle Boucle d'or, 33 variations en 2010, et avec l'écrivain Mathias Énard lors d'un concert-lecture. En 2018, elle se produit comme soliste avec l'Orchestre de chambre de Toulouse. Elle collabore avec la violoncelliste Noémi Boutin et la compagnie La Belle Meunière pour un spectacle consacré à l'oeuvre du philosophe Gaston Bachelard. En 2020, elle crée sa propre compagnie, La Vagabonde, et produit trois spectacles, Invitation au voyage, Études, paillettes et fantaisies et Contes tziganes. En 2023, elle joue dans Le Journal d'Hélène Berr, opéra mis en scène par Matthieu Cruciani à la Comédie de Colmar.



© Pascale Cholette

Matthieu Bousquet, comédien

Après avoir obtenu une licence de théâtre à la Sorbonne Nouvelle et être passé par le Conservatoire de Lyon où il travaille sous la direction de Magali Bonnat, Laurent Ziserman et Philippe Sire, il entre à l'École du TNBA en 2022. Il y rencontre notamment Fanny de Chaillé, Emmanuelle Lafon, Dominique Reymond, Grégoire Monsaingeon, Stuart Seide et Lionel Dray.

Il travaille sur les projets de Yvelise Thibaut et joue dans Thérapie de groupe, adaptation libre de la bande dessinée de Manu Larcenet par Pauline Rousseau, élève de la même promotion.

En 2025, il crée et met en scène La fuite, mon fusil (après Bartleby), où il entremêle deux histoires sur le monde du travail : la nouvelle de Hermann Melville, Bartleby le scribe, et les affaires du management violent à France Télécom. En janvier 2026, il intègre la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar.



© DR

Lucile Roche, comédienne

Née en 1999, elle étudie initialement les Sciences Politiques. En parallèle, elle se forme au Conservatoire de Poitiers, notamment avec François Martel qui lui transmet sa vision très collective du théâtre. Elle pratique l'art dramatique en allemand lors d'un semestre passé à Graz en Autriche. Elle intègre l'École supérieure d'art dramatique de Paris en 2020, où elle côtoie Audrey Bonnet, Clément Poirée, Emma La Clown ou Julie Duclos et consolide sa technique vocale avec Catherine Rétoré. À sa sortie, elle joue dans Li Dess de Clément-Amadou Sall et Nora, Nora, Nora ! De l'influence des épouses sur les chefs-d'oeuvre d'Elsa Granat. En 2024, elle rejoint la jeune troupe du Théâtre national de La Colline. On la voit dans Terrasses de Laurent Gaudé, mis en scène par Denis Marleau, ainsi que dans la reprise de Racine carrée du verbe être de Wajdi Mouawad. En juillet 2025, elle reprend au festival Off d'Avignon Quand un pigeon a manqué de me crever ou comment j'ai voulu faire quelque chose, un seule-en-scène créé à La Colline, écrit par Marie de Dinechin et mis en scène par Frédéric Fisbach. Elle fait partie de la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar.



© DR

Pauline Rousseau, comédienne

Elle commence sa formation par une licence des Arts du spectacle à l'université de Bordeaux, puis intègre le Conservatoire de Tours pour préparer les concours des grandes écoles sous la direction de Valérie Blanchon. De 2022 à 2025, elle se forme à l'École du TnBA, d'abord sous la direction de Catherine Marnas, puis de Fanny de Chaillé.

Parallèlement, avec Agathe Peligry, elle cofonde la compagnie Jamais je ne dirai mon nom, basée à Tours, où elle crée et joue dans Mange ta soupe. Elle joue également dans Faire la nique, mis en scène par Apolline Clavreuil et signe sa première mise en scène avec Thérapie de groupe, une adaptation de la bande dessinée de Manu Larcenet (Théâtre de l'Opprimé - Festival plein feux). Elle rejoint en 2026 la jeune troupe #5 de la Comédie de Colmar.



© DR

l'équipe artistique

Alban Ho Van, scénographe

Après avoir étudié aux Arts Décoratifs et à l'École du Théâtre National de Strasbourg, il se forme auprès de chefs décorateurs au cinéma sur les films de Christophe Honoré, Leos Carax, Philippe Claudel.

Il réalise pour le metteur en scène Galin Stoev les scénographies de Liliom de Ferenc Molnar, Les Gens d'Oz de Yana Borissova, Tartuffe de Molière à la Comédie Française, La Double Inconstance de Marivaux. Il travaille avec Agnès Jaoui pour Un air de famille et Cuisine et dépendances, Philippe Decouflé pour Nouvelles pièces courtes et Bérangère Janelle pour Melancholia Europea. Il conçoit les décors de Nouveau Roman, Fin de l'Histoire et Les Idoles, de et mis en scène par Christophe Honoré, avec qui il travaille également à l'opéra sur Dialogues des Carmélites (Poulenc/Bernanos), Pelléas et Mélisande (Debussy/Maeterlinck), Don Carlos (Puccini/Méry-Locle) et Così Fan Tutte (Mozart/Da Ponte) au Festival d'Art Lyrique d'Aix. Il a récemment travaillé à l'Opéra Bastille sur la création Les Indes galantes (Rameau/Louis Fuzelier) mise en scène par Clément Cogitore, et avec Frédéric Béliet Garcia sur Détails, de Lars Noren. En 2021, il crée pour l'Opéra du Rhin la scénographie de L'Enfant et les Sortilèges, mis en scène par Émilie Capliez à la Comédie de Colmar. En janvier 2023, il poursuit cette collaboration avec Émilie Capliez sur Des femmes qui nagent, et en 2025 sur Le Château des Carpathes, d'après Jules Verne.



© Maud Wallet

Kelig Le Bars, éclairagiste

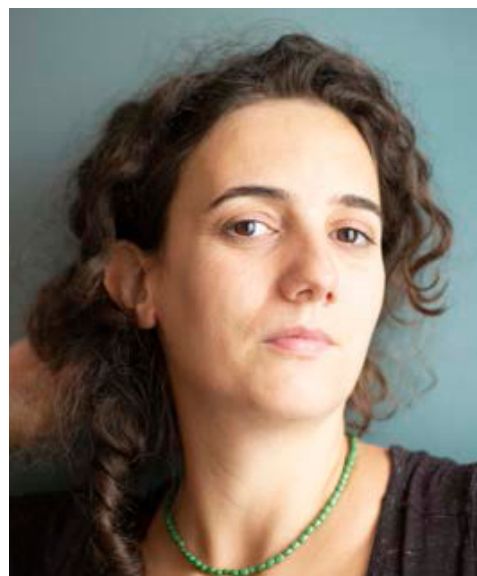
Formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg, elle suit les enseignements de Jean-Louis Hourdin, Yannis Kokkos, Laurent Gutman, Stéphane Braunschweig.

En vingt ans de métier et quatre-vingt-dix créations, elle a travaillé avec Éric Vigner, Christophe Honoré, Christophe Rauck, Giorgio Barberio Corsetti, Frédéric Fisbach, ainsi que plusieurs metteurs en scène de sa génération comme Vincent Macaigne, Julie Berès, Chloé Dabert, Julien Fiséra, Marc Lainé, Hédi Tillette de Clermont-Tonnerre, Lucie Berelowitch, Lazare, Matthieu Cruciani, Guillaume Vincent, Tiphaine Raffier.

Travaillant souvent à partir de la structure même des lieux, elle dessine des espaces singuliers pour des lieux tels que le Théâtre des Bouffes du Nord, le Théâtre National de Chaillot, le Théâtre National de Strasbourg, le Cloître des Carmes, le Cloître des Célestins et la cour du Lycée Mistral pour le Festival d'Avignon.

Elle a créé les lumières de La Réponse des hommes de et mis en scène par Tiphaine Raffier, Abnégation de Alexandre Dal Farra, mis en scène par Guillaume Durieux, La Tendresse de et mis en scène par Julie Berès, My story de et mis en scène par Céline Ohrel, Un soir de gala de Vincent Dedienne, Les Enfants de Lucy Kirkwood, mis en scène par Éric Vigner, Petit pays, adapté du roman de Gaël Faye et mis en scène par Frédérique Fisbach, Nemesis, adapté du roman de Philippe Roth, mis en scène Tiphaine Raffier.

En 2021, elle crée les lumières de La Nuit juste avant les forêts, mis en scène par Matthieu Cruciani. Elle collabore avec Émilie Capliez sur les spectacles Des femmes qui nagent en 2023 et Le Château des Carpathes en 2025.



© DR

Hugo Hamman, créateur son

Il démarre sa pratique du théâtre comme technicien sur les plateaux associatifs d'Alsace. Il se forme au métier de régisseur à l'école du TNS. Depuis sa sortie, en 2017, il partage son temps entre la régie générale, la régie son et la régie lumière, en création comme en tournée. Après des collaborations avec Nina Villanova, le collectif Animal Architecte et Adrien Popineau, il entame une série de plusieurs travaux avec Kaspar Tainturier-Fink et Une Bonne Masse Solaire. Depuis 2018, il assure la régie son ou l'assistantat sur plusieurs tournées des spectacles de Julien Gosselin (Joueurs, Mao II, les Noms ; Le Père ; 1993). Cette même année, il assure la régie générale du spectacle Mémoire de Fille de Cécile Backès pour la Comédie de Béthune. En 2019, il assiste César Godefroy pour la création lumière des 1001 Nuits de Guillaume Vincent. Il poursuit sa pratique de la création lumière dans des formats plus confidentiels avec Élodie Guibert ou Vincent Menjou-Cortès. Désormais, il se consacre principalement au travail du son. Depuis 2020, il a rejoint l'équipe de Tiphaine Raffier, notamment pour la création de La Réponse des Hommes. Avec Julien Gosselin, il participe à la création du spectacle Le Passé.



© DR

Solène Souriau, dramaturge musicale et assistantat à la mise en scène

Après des études de musique à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Solène Souriau débute en tant qu'assistante à la mise en scène. Elle travaille au Deutsche Oper à Berlin, à l'Opéra national de Montpellier, au Théâtre de l'Athénée à Paris, au Festival de Spoleto en Italie et au Théâtre royal de La Monnaie à Bruxelles. Elle collabore avec Jean-Paul Scarpitta (Cosi fan tutte de Mozart, 2013), Frédéric Fisbach (Erwartung de Schönberg, La Mort de Cléopâtre de Berlioz et La Dame de Monte-Carlo de Poulenc, 2014), Richard Brunel (Béatrice et Bénédict de Berlioz, 2016) et Cécile Pauthe (La Chauve-Souris de Strauss, 2018-2019). Également engagée dans la création, elle travaille dès 2013 avec la compagnie T&M, dédiée aux nouvelles formes de théâtre musical et lyrique. Elle suit la création d'Aliados de Sebastian Rivas puis, en tant que dramaturge, participe à la création de Giordano Bruno, opéra de Francesco Filidei (La Casa da Música, 2016). Elle collabore également avec l'Académie de l'Opéra national de Paris, le Festival Musica, l'Opéra national du Rhin et l'Opéra de Rouen Normandie.

Parallèlement, elle intègre la direction de la dramaturgie de l'Opéra national de Paris en 2015 et occupe le poste de dramaturge pour la saison 2021-2022. Récemment, elle est dramaturge sur la production Les Noces de Figaro, mise en scène par Netia Jones au Palais Garnier et collabore avec Cécile Pauthe sur L'Annonce faite à Marie, opéra de Philippe Leroux créé à l'Opéra de Nantes. À la Comédie de Colmar, elle assiste en 2025 Émilie Capliez sur la création Le Château des Carpathes, d'après Jules Verne.



© DR

MINETTI

en tournée

8 – 16 OCT 26 création

Comédie de Colmar –
CDN Grand Est Alsace (68)

calendrier de tournée 2026-27

18 NOV 26

La Filature –
Scène nationale de Mulhouse (68)

26 + 27 NOV 26

Théâtre de Cornouaille –
Scène nationale de Quimper (29)

1 + 2 DÉC 26

Théâtre de Lorient – CDN (56)

9 – 11 DÉC 26

Théâtre de Liège –
Théâtre d'Europe (BE)

15 + 16 DÉC 26

Comédie de Valence –
CDN Drôme Ardèche (26)

06 + 07 JAN 27

Théâtre de l'Union –
CDN du Limousin (87)

13 + 14 JAN 27

Le Quai – CDN Angers (49)

19 – 21 JAN 27

La Comédie de Saint-Étienne – CDN (42)

26 JAN 27

Nebia – Bienne (CH)

2 + 3 FÉV 27

Les Scènes du Jura –
Scène nationale (64)

contact

Sophie Cabrit
directrice de production
+33 (0)5 34 45 05 14
+33 (0)6 83 87 01 09
s.cabrit@theatre-cite.com



theatre-cite.com/creations-tournees

Le Théâtre de la Cité est subventionné par le ministère de la Culture – DRAC Occitanie, Toulouse Métropole, la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée et le Conseil Départemental de la Haute-Garonne.

Licences spectacle 1-011627, 2-011629, 3-011630

